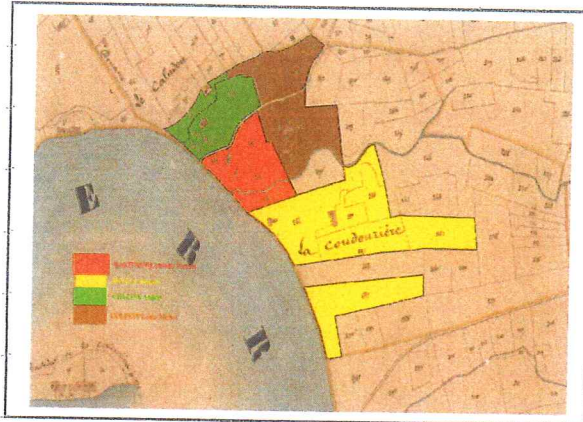


L'usine des Tuileries Romain Boyer

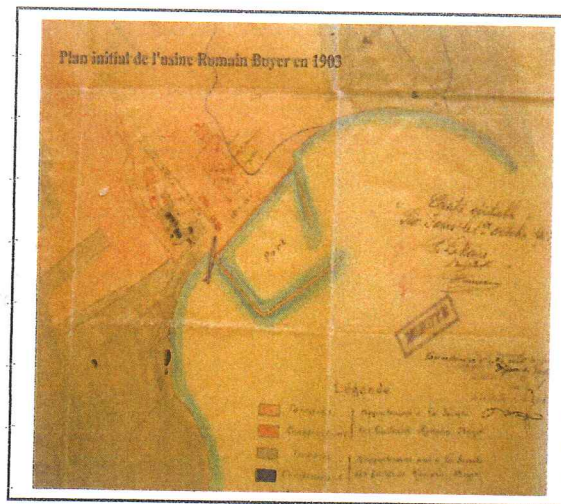
Claude Majastre Juin 2014

D'après le cadastre napoléonien de 1829, sur le site de la Coudourière, une activité artisanale de fabrication de tuiles existait déjà avec quatre exploitations saisonnières des familles Coupiny, Meille et Martinenq.



Propriétés possédées par les quatre tuiliers en 1829

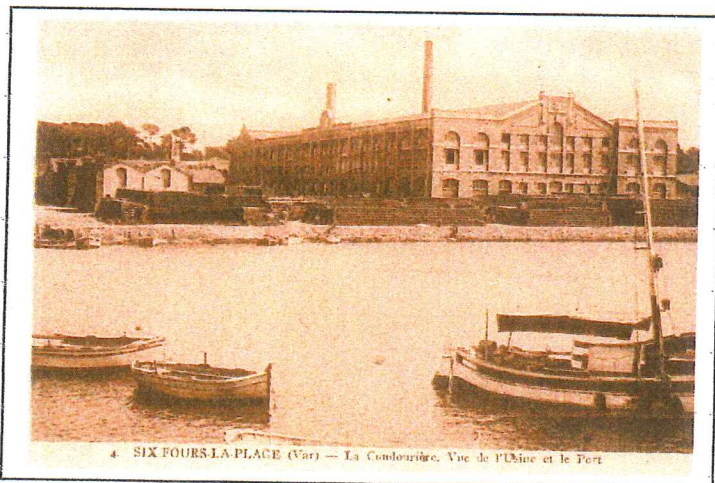
En 1900, Etienne Boyer intéressé par le site de la Coudourière, riche en argile de bonne qualité, fait l'acquisition de 50 hectares de terrain et crée la Société des Tuileries Romain Boyer. La construction de l'usine, d'une superficie de 4.000 m² en 1901 est suivie par celle du port qui s'achève en 1903.



Plan d'implantation de l'usine en 1903 (Archives Départementales du Var)

A ses débuts, l'usine produit jusqu'à 45 tonnes de tuiles et de briques par jour avec une seule ligne de fours.

Vue du port et de l'usine

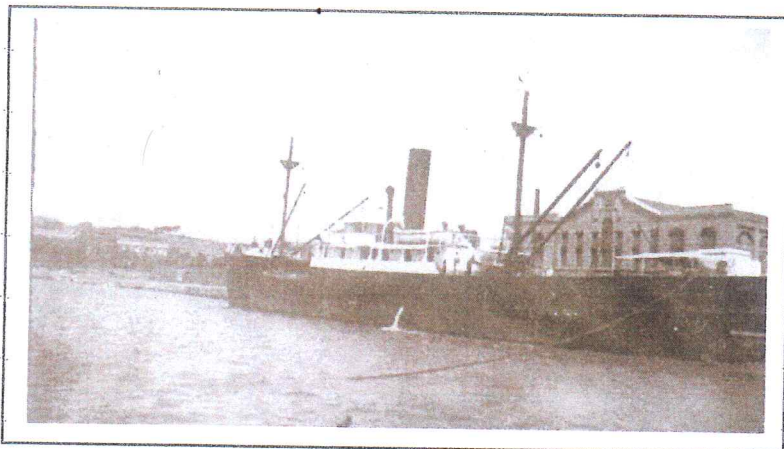


4. SIX FOURS LA PLACE (Var) — La Coudourière, Vue de l'usine et le Port



En 1912, c'est le recrutement massif d'ouvriers (220 ouvriers dont 210 Italiens). La production est transportée à Marseille par des tartanes, puis exportée en Afrique du Nord ou au Moyen Orient.

Après la première guerre mondiale, l'usine participe à la reconstruction du Nord de la France. Vers 1920 l'usine franchit le cap des 10.000 tonnes annuelles. Le port est aménagé pour recevoir des bateaux de moyen tonnage (tirant d'eau de 3,5 m).



Navire « Oued Bel Abid » en 1932

Grâce à l'adjonction d'une seconde ligne de fours, en 1929, l'usine emploie 320 personnes, la production dépasse les 20.000 tonnes dont 15.000 sont destinées à l'exportation.

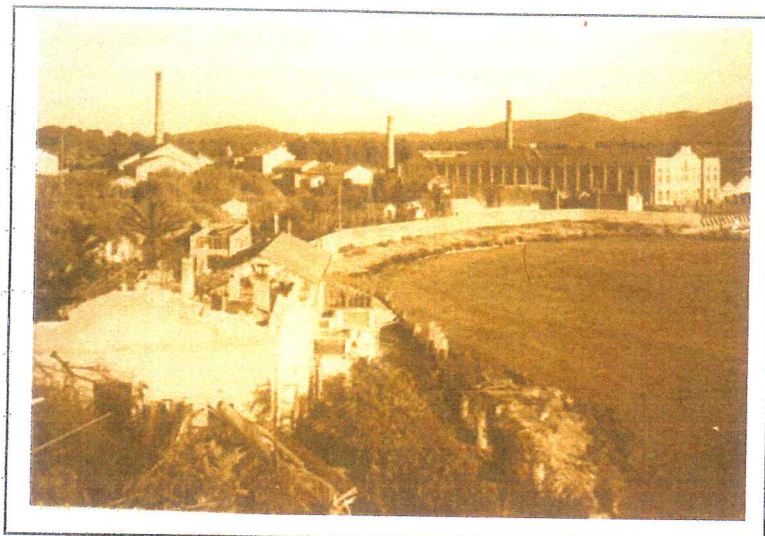


Groupe de jeunes hommes et femmes employés de l'usine Romain Boyer

Lors de la grande crise économique mondiale des années trente, la demande des pays importateurs diminue. 180 ouvriers ne travaillent plus que 4 jours par semaine. La production atteint cependant encore 15.700 tonnes par an en 1937.

En 1939, la tuilerie ralentit sa production de 50%, c'est la guerre. Les ouvriers restant ne travaillent plus que 2 ou 3 jours par semaine.

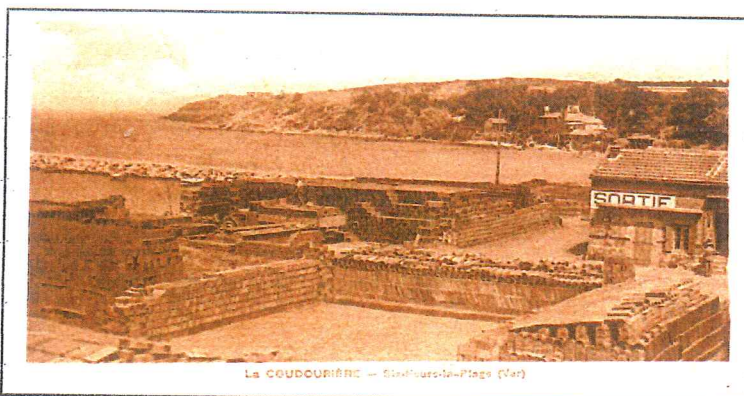
La fabrication des tuiles est arrêtée en 1943 et en 1944, après l'ordre d'évacuation, l'usine est démantelée, les jetées sont minées.



L'usine à la Libération (maisons détruites et murs anti-débarquement)

À la Libération, le port est reconstruit et l'activité reprend avec un seul four en utilisant des prisonniers allemands et italiens. Le matériel est modernisé (pelle mécanique dans la carrière, malaxeur et presses à moules).

En 1948, la production atteint à nouveau les 17.000 tonnes par an.



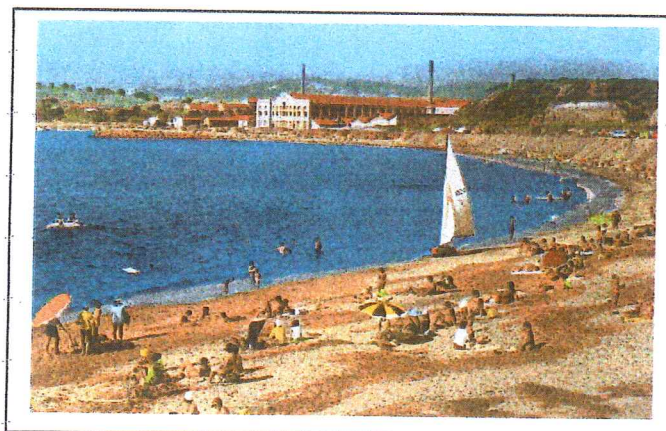
Zone de stockage des tuiles (estives) devant l'usine.

En 1951, la Société fait l'acquisition de la licence de fabrication de la tuile « Romane » avec exclusivité de la vente sur la région.

La carrière de la Coudourière s'épuisant, la Société exploite d'autres carrières à La Londe et à La Cadière, puis en 1956, le gisement de Cachou à la limite de La Seyne et Six-Fours.

En 1964, la production maximale sera atteinte avec 22.170 tonnes par an de produits. Mais les gisements d'argile s'épuisent, les coûts de production augmentent et les installations vieillissent. La concurrence avec les usines modernes de Marseille provoque la fermeture de l'entreprise en 1967 et sa destruction à partir de 1970.

Une centaine de familles travaillaient encore à la Coudourière avant sa fermeture. De ce passé industriel, unique dans la commune, reste « la maison de Cygne » (le cygne étant l'emblème de la société).



Les anciens des Tuileries se souviennent

Hier après-midi, dans le cadre des Journées européennes du patrimoine, de nombreuses visites guidées avaient lieu sur la commune. Claude Majastre, membre de l'association les Amis du patrimoine de Six-Fours et de ses environs, a fait le choix d'animer pendant plus d'une heure une déambulation dans le quartier de la Coudoulière pour faire revivre la société des Tuileries de Romain Boyer, fondée en 1901.

Le témoignage des vivants

Étaient présents certains enfants des anciens employés de l'usine, prêts à témoigner du quotidien de leurs aînés. « À l'époque, raconte l'un d'entre eux, il y avait beaucoup de fatalisme. Lorsqu'on avait mal quelque part, on faisait avec et on retournait s'abîmer le lendemain. Ma mère Fernande avait toujours les mains douloureuses à cause de la chaleur du four et de la fraîcheur du reste des locaux, car bon nombre de vitres étaient brisées. Elle se frottait constamment les



Claude Majastre est un passionné de l'histoire contemporaine. Pendant plus d'une heure, il a dévoilé au public son savoir acquis pendant ces dernières années à force de recherches.

(Photo C. Go.)

ses mains. Je me souviens des caresses de ma mère sur mon visage qui me laissent toujours mal. Et lorsqu'elle nous embrassait le matin, elle avait déjà l'odeur de la tuile et de la sueur. Le labeur était extrêmement difficile pour nos aînés, mais il y avait une solidarité incroyable entre eux. »

Claude Majastre, passionné, n'a eu de cesse de collecter les témoignages et de fouiller dans les archives afin de figer l'Histoire dans

ses écrits.

De la Coudoulière à la Coudoulière

« Ce sont les archives de la ville, du département, de l'usine même, et le témoignage des anciens qui me permettent de raconter aujourd'hui. Il y a des choses qui se transforment sans qu'on n'y prête attention. Par exemple, les gens de ma génération sont allés à l'école de la Coudoulière. C'est dans les années 60 que le conseil

municipal a changé le nom du quartier. Pourquoi ? Parce qu'à la base on dit Coudoulière en Provençal pour traduire une plage de galets, mais avec le temps, le mot s'est métamorphosé en Coudoulière. Fallait-il que la municipalité vende la noblesse à ce mot ? Peut-être, mais il n'empêche que des plages de la Coudoulière, il y en a dans chaque ville de la région. »

Une fois ce détail établi, l'histoire de l'exploitation de l'argile se fait à nouveau entendre. Au début du siècle dernier, le site pouvait produire jusqu'à 45 tonnes de tuiles et de briques par jour avec une seule ligne de fours avant de les envoyer à Marseille par des tartanes, puis vers l'Afrique du Nord ou le Moyen Orient. En 1930, 320 personnes sont employées à l'usine et la production dépasse les 20 000 tonnes. Dans les années 60, les gisements d'argile finissent par s'épuiser, les installations vieillissent et les coûts de production augmentent. Le site ferme en 1967 et les lieux sont laissés à l'abandon. **C. GO.**

Il n'y avait pas d'îles des Embiez et du Gaou dans l'Antiquité !

Une carte en relief exposée à l'espace Jules-de-Greling par l'association des Amis du patrimoine de Six-Fours et des environs dévoile un paysage oublié de nos côtes. Claude Majastre raconte : « Depuis l'Antiquité, les eaux sont montées de 80 centimètres. Ce postulat fait que les îles du Gaou et même celle des Embiez n'existaient pas comme nous les connaissons aujourd'hui, isolées au large. Elles étaient en effet rattachées par la terre au continent. » La carte réalisée par Jean-Pierre Berthet est à découvrir encore aujourd'hui dimanche toute la journée.

C. GO.

